

Exposition au Musée international de la Réforme



Création

Enki Bilal au Musée de la Réforme, devant sa réinterprétation de «Guernica». Dans sa version du fameux tableau de Picasso, il a inséré quatre personnages tirés de dessins d'enfants réalisés lors de différents conflits. GEORGES CABRERA

Enki Bilal et les enfants dessinent l'indicible

De très jeunes artistes ont représenté les ténèbres de l'humanité à travers des images couvrant plus d'un siècle de guerres. Fort et émouvant.

Philippe Muri

Chaos et dévastation. Sur les murs du Musée international de la Réforme (MIR) fraîchement rénové, les ténèbres de l'humanité s'incarnent sous la forme de plus de 140 dessins d'enfants, complétés par le témoignage graphique d'Enki Bilal. De 1914 à nos jours, de jeunes victimes d'une histoire sanglante ont représenté l'horreur de la guerre à travers des images fragiles et fortes à la fois, qui prennent aux tripes. Exposition temporaire présentée à Genève après avoir été montrée à Strasbourg et à Marseille, «Déflagrations» leur rend hommage. «Beaucoup de gens en ressortent bouleversés», constate Gabriel de Montmollin, directeur du MIR.

À tel point qu'un avertissement a été placardé à l'intention des visiteurs: «Certains dessins peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes ainsi que des personnes non averties.» On déambule dans cet accrochage le cœur serré. Scènes de destruction et d'exécution, corps mutilés, pétrifiés. Émouvantes, les traces laissées par les enfants cohabitent avec deux œuvres d'Enki Bilal, dont une réinterprétation magistrale du «Guernica» de Pablo Picasso. Le célèbre auteur de bande dessinée, également cinéaste, se présente en «compagnon de route» de l'association française Déflagrations, à l'ori-

gine de l'exposition montrée au MIR.

Scènes de pendaison

«Zérane Girardeau, la fondatrice du projet, m'a parlé de son idée il y a une dizaine d'années. Le principe de compiler une série de dessins d'enfants ayant vécu des situations de guerre m'a immédiatement interpellé», raconte Bilal, tout de noir vêtu, de passage à Genève la semaine dernière.

En compagnie de Zérane Girardeau et du journaliste Rémy Ourdan, correspondant de guerre au journal «Le Monde», l'auteur de «La tétralogie du monstre» a débattu autour des «Déflagrations» dévoilées au MIR. «Quand j'ai vu ces images pour la première fois, ça a été un choc», explique-t-il en coulisses. «Je sais à quel point ça peut être important pour un enfant d'exprimer de manière parfois compulsive ce qu'il ne peut pas for-

cément dire avec des mots.» En une fraction de seconde, Bilal s'est revu en culottes courtes à Belgrade, dans les années 55-60. «Chez des voisins, j'avais lu un gros livre de photos de guerre contenant notamment des scènes de pendaison prises là même où je me baladais avec ma mère et ma sœur le dimanche. Ça m'avait traumatisé.»

Bilal le sait: le dessin peut aller à l'os, restituant le vécu sans filtre, au plus près du réel. «Dans

ce cas, le trait apporte quelque chose d'extrêmement fort. Il n'est pas calculé, mais au contraire ressenti dans une espèce d'urgence. Quand on vit des situations terribles, sans doute éprouve-t-on le besoin de prendre un crayon, comme une pulsion, pour se soulager inconsciemment. Il y a une sincérité terrible dans ces témoignages et, par moments - j'ose le dire -, une certaine poésie. De la qualité graphique également. Beaucoup de ces petits artistes

possèdent un talent fou. C'est puissant et essentiel.»

Brutale réalité

Divisée en six thématiques, la constellation de dessins présentés au MIR chemine entre les expériences et les mémoires. Ici, un fils image le massacre de son père, qu'il a vu mourir sous ses yeux au Rwanda. Là, un garçon du Darfour montre des victimes civiles colorées en rouge, partiellement ou totalement. Là-bas, un survivant de la Shoah représente les malheureux qui périssent dans une chambre à gaz. Là encore, un môme de 11 ans dessine les bombes-barils larguées par les troupes hélicoptères de Bachar al-Assad sur des civils. Le gosse périmera peu après dans sa maison, bombardée par le régime syrien. «Ces dessins d'enfants montrent une réalité brutale, insupportable, qu'on ne voit pas sur les écrans de télévision», note le correspondant de guerre Rémy Ourdan.

Consécutivement à une nuit passée au Musée Picasso à Paris dans l'optique de réaliser un livre («Nu avec Picasso», Éd. Stock, 2020), Enki Bilal a repris l'imagerie de «Guernica». Dans sa version du fameux tableau, il a inséré quatre personnages tirés de dessins d'enfants réalisés lors de différents conflits. Il les a surlignés de rouge pour qu'ils se détachent. Effet saisissant. Le clou d'une exposition qui ne manque pas de moments d'émotion.

Le dessin montre davantage que la photographie

● Quand le projet de l'exposition «Déflagrations» lui a été soumis, Gabriel de Montmollin n'a pas hésité longtemps. Saisi par la force et l'expressivité de ces dessins d'enfants, le directeur du Musée international de la Réforme a su qu'il tenait un sujet majeur pour le premier accrochage temporaire du MIR rénové. «Je me suis dit qu'il était très important de montrer ces témoignages. On voit beaucoup plus la guerre que sur une photo.»

D'une époque à l'autre, les dessins semblent se répondre...

Gabriel de Montmollin: Je trouve cela très fort. Le début de l'exposition montre un dessin de départ à la guerre réalisé en 1914. Puis une image de la Deuxième Guerre mondiale et une autre du conflit Iran-Irak avec les adieux d'un enfant à son père. On dirait la même scène! Le propos reste universel. Si l'on comparait des photos de la Première Guerre mondiale avec des clichés réalisés

en Ukraine, on saisirait immédiatement la distance historique. Tandis qu'avec le dessin, il existe très peu de différences.

Connaît-on le destin des enfants qui ont réalisé ces dessins?

Il y en a pas mal dont on ne sait pas grand-chose, voire plus rien. Le travail de récolte et de conservation de ces dessins par Zérane Girardeau et l'association Déflagrations s'est effectué auprès de différentes institutions, qui ne possédaient parfois que des reproductions ou des dessins dont on ignorait la source. Pour les dessins contemporains, on cache le nom de l'enfant afin qu'il n'y ait aucune possibilité de reconnaître son identité.

Une fleur, un rayon de soleil ou un animal apparaissent parfois au milieu de flots de sang...

Comme une volonté de sortir du dessin... Ce serait un peu facile de dire que c'est parce

que, dans tout désespoir, il existe une lueur d'espoir. L'enfant devant sa feuille laisse libre cours à son imagination et l'on constate effectivement que celle-ci n'est pas systématiquement habitée par des scènes de guerre.

Ces images pourraient-elles servir pour témoigner devant des juridictions internationales?

Dans le catalogue de l'exposition réalisé par le MUCEM à Marseille et bientôt disponible au MIR, un long article est consacré à cette thématique. On se rend compte qu'il s'agit d'un point très complexe. Un dessin d'enfant peut-il à lui seul témoigner dans un procès, sans que la parole de celui qui l'a réalisé puisse être entendue? Cela fait partie des questions qui se posent. Au-delà de l'aspect documentaire, peut-on l'utiliser comme preuve? Il existe tout un débat à ce sujet. La priorité reste l'intérêt supérieur de l'enfant. Il faut protéger son statut. **PMU**